

1958 : les 70 firmes qui, en France, fabriquent et vendent des disques, ont présenté 9 000 œuvres « variées » à leurs catalogues. Chaque soir, les music-halls parisiens font salle comble. Les différents cirques patronnés par les poste radiophoniques inscrivent tous à leur programme une ou deux vedettes du tour de chant. La T. S. F. et la télévision diffusent des chansons à longueur de journée. Plus que jamais, de gré ou de force, la chanson occupe une place dans notre vie. Certains se plaignent de la niaiserie des succès du jour. Mais, si les hommes aiment les mauvaises chansons, c'est peut-être parce qu'on ne leur a pas appris à porter un jugement de valeur. C'est ce jugement que nous voudrions faciliter à l'aide d'une rubrique que nos lecteurs retrouveront désormais à intervalles réguliers.

PENDANT près de trois semaines, chaque soir, dans la salle carrée d'un music-hall de la rive gauche, 2 000 Parisiens, enthousiastes et domptés, ont applaudi avec respect la vedette la plus originale du tour de chant : Georges Brassens !

L'homme a transfusé un sang neuf à la chanson française. Prolongeant la ligne tracée par Charles Trénet, il y a vingt ans déjà, il a réintroduit la poésie dans notre vie quotidienne et redonné une personnalité à nos chansons. Riche, il est resté simple, humain, dénué de préciosité. Face aux spectateurs qui l'acclament, on le dirait gauche, ne sachant que faire ni surtout que dire. Vêtu de sombre mais sans recherche, les cheveux noirs frisés longs dans le cou, la moustache drue, les yeux ronds et gros, les membres épais, il ressemble à un belluaire, et il en a le magnétisme et la carrure.

Les lumières s'éteignent. Les bavards se taisent. L'attention se cristallise. La jambe pliée, le pied sur une chaise, ses mains fortes frottant la guitare, sans s'occuper des projecteurs bleus qui l'aveuglent, Brassens chante... Puis, pivotant sur une patte, roulant les épaules, il se dirige sans un mot vers le piano inutile qui traîne au fond de la scène, trempe ses lèvres dans un verre d'eau, revient, pose le pied sur la chaise, cale sa guitare, et, de nouveau, chante. Et cela pendant une heure. Sans une parole : le temps n'est plus où il injurait le public. Et tandis que les applaudissements crépitent, il arpente la scène, ses gros yeux roulant d'un bord à l'autre de la salle...

Un poète ? Certainement, et parmi les plus grands ! Mais frère de Villon, aimant comme lui chanter la fripouille et faire hurler le bourgeois. Utilisant la paillardise et la langue verte avec autant de facilité que Rabelais. Fustigeant avec une anarchie souriante les mesquineries de la société. Se référant toujours à un Dieu bon et juste, Celui des chrétiens.

Les chansons présentées ces dernières semaines au public parisien n'échappent pas à cette tradition. D'une forme parfaite, elles sont servies par une musique alerte destinée à soutenir et rythmer un texte où les mots brillent comme des bijoux. Plus intellectuelles que les premiers succès (*Bancs publics, Les sabots d'Hélène*), moins musicales, en ce sens que la musique s'y fait oublier au profit du texte, elles captivent, subjuguent l'auditeur, chantée par un interprète à la diction hors-pair. Cependant, toutes ne sont pas belles. Et, si l'inspiration qui dicta *Le vieux Léon* (parti depuis longtemps au paradis de l'accordéon...) et *A l'ombre du cœur de ma mie* (où dormait une colombe...) touche au plus profond de notre âme le poète qui sommeille, nous ne pouvons que nous révolter et condamner sans réserve la bassesse et l'ignominie de certaines autres.

Comment un chansonnier de la valeur de Georges Brassens peut-il se laisser aller à tant de complaisance ? Comment un pareil poète peut-il sombrer de cette façon dans la pornographie ?

Oui, j'aime la charité, la fraternité, la poésie de *L'Auvergnat*, mais pour une chanson de cette veine, combien de refrains scabreux et scandaleux ?

Georges Brassens est-il conscient de ses faiblesses, soucieux qu'il est de ne faire aucune concession au public ? Les futures œuvres de celui qu'il faut pourtant considérer comme un « grand Monsieur » de la chanson, nous l'apprendront.

CLAUDE FACHARD.

Le Pèlerin
22 février 1959

